

Magali Gareta

Herculanum,
Le diable peut bien en rire

Suivi de

Un jour, mon prince est venu...



Préface

Herculanum, le diable peut bien en rire : dans cet ouvrage, Magali Gareta se livre et se délivre à la fois d'une part d'ombre, de cet ombre profonde et dense qui, à certains moments, creuse son corps pour mieux faire s'exprimer la lumière et la force qui est en elle. Dans ce cas, seule la force de sa voix existe et fait contraste. J'ai toujours été fasciné par sa voix, si tonique et volontaire, même lorsque le cœur n'y était pas, et je m'en étonnais.

Depuis toujours, Magali nourrit son corps de ses mots, elle le vêt aussi de ses mots limpides ou cruels, et ses maux dits sont ses oripeaux fantastiques, son habit de lumière crue, celui qui l'autorise à hurler son Amour à ses proches.

La voix s'est faite texte, prétexte à partager émotions, réflexions, sentiments.

Et soudain au détour d'une page, devant nous rendus muets, elle se retrouve dans l'Arena, ses pieds ne laissant aucune trace sur la sable brûlant tant elle

est légère, à jamais désincarnée comme si son corps s'était déjà évaporé vers une autre passion. Lorsqu'elle se montre en confidence, à nous seuls, elle devient le torero qui danse sa mort prochaine face au soleil, et le taureau parfois, qui sait lui aussi qu'il ne sortira pas vivant de là. Les clameurs et les fureurs qui sortent de son corps traduisent ce qui aurait pu être une musique, l'essence de sa vie, le sens, ce sang de lave fiévreuse versé tout au long d'une longue descente aux enfers des affects qui débouche en une impulsion, sur une folle espérance de rédemption.

Dans Herculanium, l'esprit s'anime et se déchaîne peu à peu, au sens propre tandis que son corps, ce corps qu'elle a peu à peu enchaîné de souffrances, la trahit aux regards des siens, aux regards qui se détournent et la transpercent de leur indifférence feinte.

Trans parents, transparence, effacement terrible et tendre de la chair pour que demeure l'essentiel à ses yeux.

Ce livre est une belle leçon de vie et l'Anorexie comme fils écarlate et stratégie de survie psychique s'y déploie. Comment faire autrement lorsqu'on est née scintillance et poussière d'étoile ?

03/09/2014

D.Bourgeois

Remerciement :

A tous ceux qui ont aimé Herculaneum, de
monstro pueri.

Et aux amis qui ont cru en moi ; tout
particulièrement, Didier et Sandra.

Pourtant parfois une petite fille
pousse un cri de détresse
dans un square un ciment armé
d'herbe morne et de terre souillée
Est-ce... Oh... Est-ce
la tristesse d'être abandonnée
qui me fait crier au secours
ou la crainte que vous m'oubliez
arbres de ma jeunesse
ma jeunesse pour de vrai
Dans l'oasis du souvenir
une source vient de jaillir
est-ce pour me faire pleurer
j'étais si heureuse dans la foule
la foule verte de la forêt
avec la crainte de me perdre
avec la crainte de me retrouver.

Arbres

Jacques Prévert

Oui, parfois, il arrive qu'on ait ce sentiment étrange de s'être perdu, parce qu'on a quitté la forêt de son enfance pour une vie que l'on aurait imaginée, souhaitée autre. Forêt magique de l'enfance.

Comprenions-nous alors mieux les secrets cachés. Avant ? Et maintenant ? A présent, nous ne comprenons plus ceux qui ne nous comprennent plus parce qu'on a tous perdu notre cœur d'enfant...

Si j'avais su, ma vie aurait-elle été autre ?

Qui peut présager de sa vie ? On naît, on grandit et, des fois, notre chemin se perd. Brutalement. Sans qu'on s'en aperçoive. A moins que...

Un matin, je la vis, assise sur un banc de l'église. Devant moi, le visage dans les mains. Priait-elle ? Pleurerait-elle ? Je ne voyais que son dos mais quelque chose de triste émanait d'elle. Je connaissais cela : ne plus savoir où trouver de l'aide. Vouloir tout tenter, tout croire pour que ça s'arrête.

Vous rappelez-vous ? Il y a longtemps. Si longtemps... Le temps me semble devenir éternité.

Combien d'années au juste ? Un jour, dix ans, cent ans... Vous aviez trouvé cette analogie qui me correspondait si bien, et qui est toujours moi finalement : « un nuage en pantalon. » Aussi éthérée, translucide, insaisissable. Un nuage, oui, si loin et détaché. On le voit s'étirer. On ne l'attrape pas. En pantalon... Eh bien, ça, c'est plus prosaïque ! Parce que j'étais toujours en pantalon. C'est bête ! Vous n'étiez pas allez chercher trop loin ! Pourquoi étais-je toujours vêtue ainsi ? Par confort, certes, mais, surtout, pour voiler l'indécence de mes mollets de poulet. J'aurais eu bien trop honte que d'aucuns les voient. Et pourtant, j'avais de jolies jambes. Il y a plus longtemps encore...

Voilà. Vous souvenez-vous ? J'étais ce petit pur esprit anorexique que vous soigniez. Soigner ? Ce mot me fait bien rire quand il est appliqué à ce genre de maladie ! Nul ne soigne ça. L'anorexie vous attrape, vous plie, vous torture et vous broie dans des râles sans nom. Elle ne vous lâchera qu'à la mort, ou si l'envie lui prend d'abrégier vos souffrances ; mais ça, c'est pour les plus chanceux. C'est selon. Quoi qu'il en soit, elle aura le dernier mot.

Dans Herculanium, je vous en parlais, amis, comme on commence une longue expiation. Écrire comme un mal nécessaire contre le mal. Parce que je n'en peux plus ! Tantôt, écrasée, prise entre les mâchoires infernales d'un étau se refermant sur moi. Inexorablement. Tantôt, tirillée, écartelée, par des sentiments contraires. Rage et frustration. J'entends

toutes mes articulations craquer avant la rupture. Jusqu'à quand pourrais-je ainsi résister, comprimer cette intolérable douleur sans exploser. Tripes et sang giclant, éclaboussant tout alentour. Je suis la proie innocente d'un bourreau satanique qui se délecte de voir le corps tombé entre ses mains se disloquer sous la torture et perdre progressivement sa dignité.

Nul mot ne me paraît assez précis, assez profond, assez fort pour exprimer ce qui m'habite, ce que je vis, jour après jour, nuit après nuit, depuis des dizaines d'années. Depuis une éternité. Toute une vie. Pareille à une lame acérée et effilée glissée sous la peau, ce sont des souffrances indicibles qui aliènent votre esprit autant qu'elle massacre votre corps. Nul ne soupçonne rien. Du moins au début, car, ensuite, vous aurez beau mentir, chercher des explications, les stigmates de la maladie sont trop visibles pour passer inaperçus. Certes, personne n'est sûr de rien ; mais quelque chose ne tourne pas rond là-dedans ! Pas facile de s'avouer malade. Aux autres mais surtout à soi. Question d'orgueil ! Avouer sa faiblesse, sa débilité. Oser franchir ce pas, c'est regarder son ennemi en face, celui contre lequel on va devoir se battre. A la vie, à la mort ! S'il est naturel de ne pas réclamer l'aide dont on aurait besoin, il ne faut pas que tu fermes les yeux sur la réalité, sinon, tu crèves ! Refuser de nommer n'empêchera pas cette chose d'exister et de faire son œuvre. Le dénie te conduira de toute façon à ta fin. Fais gaffe ! Mieux vaut savoir

où on va et ce que l'on rencontre ; ça permet au moins de palier à d'inutiles souffrances.

Pas sotte, cette bête-là ! L'anorexie a bien vite compris que l'esprit est roi aussi s'attaque-t-elle d'abord à lui. Rapide, aiguisée et lancinante, elle vous jette dans le doute. Doubtes des autres, de l'amour, de votre légitimité, en vous assurant que vous n'êtes rien. Plus aucune dignité. Elle vous transperce jusqu'au cœur. Et devant vous, qui trouverez vous ? Personne, si ce ne sont des êtres qui fuient. Fuiant devant votre violence, devant ce qu'ils ne comprennent pas plus que vous. Fuiant leur propre incapacité. C'est bien plus facile, et moins dangereux, de fuir que de se jeter dans une bataille contre l'invisible. Chaos de cris et de hurlements.

Au-delà de vous, c'est face à moi que je suis aujourd'hui. C'est aussi à moi que j'écris, c'est surtout à moi, dirais-je. Mettre des mots sur l'indicible devient vital. On ne comprends pleinement que ce sur quoi on est capable de poser un mot. Cela n'a rien à voir avec la conscience. Il est essentiel d'être capable d'exprimer la douleur, même si on sait également que le mal ancré en nous ne s'évacuera pas pour autant...

Je sens une masse nébuleuse grossir au fond de ma gorge. Nébuleuse angoissante née de la honte et de la culpabilité. Ah, si l'anorexique n'avait pas la certitude que tout. Entièrement tout. Était de sa faute. Jusqu'à la pensée potentiellement négative d'autrui. Inébranlable.

Il est écrit que nul secret ne saurait être rester voilé... Au-delà de sa volonté, la maladie finit par se deviner ; quelques surhumains que soient les efforts que nous déployons, ils sont vains. Et les autres ? Sa propre famille ?... Liés eux aussi par le secret et l'incompréhension. L'omerta devient la règle : se taire comme on se tait devant une infamie inavouable. Et puis comment expliquer ce qui nous déroute. Moi, je refusais d'imaginer le regard des autres. De toute façon, le combat que je menais en moi, contre moi, mobilisait mes forces, toute mon attention. Je les évitais, je les fuyais et, pourtant, des fois, je les sentais là, langue médisante ou moqueuse. Que savaient-ils, eux, de tout ça ? Du mal qui s'abat et décime sans crier gare... Pauvre créature déshonorée, souillée par la maladie. De la pitié : plutôt crever !

– « Vous portez sur vous-même un regard dur. Trop dur et faussé. La plupart des gens ont autre chose à penser... »

– « La plupart des gens... Et ceux qui restent alors ! Un seul me suffit pour sentir peser sur moi toutes les condamnations du monde. Je crois, cependant, que le pire est encore de se retrouver face à soi. Introspection implacable qui nous jette aux yeux toute l'horreur qui nous habite, la décuplant hors de toutes justes mesures. Vous avez raison, ma dureté me condamne bien avant que le verdict ne tombe. »

Que peut-il m'arriver de plus avilissant que cette déchéance de mon corps et la conscience des fautes

faites en dépit de mon exécution ? Rien, me semble-t-il, et pourtant...

Je voudrais que les mots soient l'eau libératrice qui me laverait de cette saleté, qu'ils aient ce pouvoir surnaturel d'extirper de moi cette souffrance, qui me possède jusqu'à ce que je sois dépossédée de moi-même. Car, oui, je suis dépossédée de ma logique, de tout raisonnement objectif. Agir sans savoir ce que vous faites, cela ne vous est-il jamais arrivé ? Agir bêtement, sans songer au bien ou au mal. Sans savoir ni vous poser de questions dérangeantes, uniquement poussé par une force pulsionnelle qui vous dépasse. Aucune explication si ce n'est celle de combler le manque, le vide intérieur. La frustration devant le silence. Rien à voir avec une quelconque malignité.

Je m'effondre. Tout ce qui est trop grand, trop gros est voué à la chute, emporté par sa propre démesure. Tour de Babel. Folie de la chute. Bientôt, je ne maîtrisais plus rien. La maladie explose, devient prégnante jusqu'à l'obsession. Elle me possède, me conduisant dans une danse dont je voudrais briser la cadence infernale. En vain. Je me recroqueville au fond de moi-même, je n'ai plus la force de lutter et je me laisse entraîner dans ce tourbillon. Une peur sourde me tord les tripes. Je refuse de me figurer ce que sera demain. Vivre au jour le jour en évitant de regarder trop loin devant soi. L'avenir, ce sombre inconnu, s'il existe pour moi est beaucoup trop opaque pour que je puisse le considérer.

Je suis celle pour qui le soleil semble ne plus vouloir se lever.

« Quiconque lutte contre des monstres devrait prendre garde, dans le combat, à ne pas devenir monstre lui-même. Et quant à celui qui scrute le fond de l'abysse, l'abysse le scrute à son tour »,
écrivait Nietzsche.¹

Si j'avais su...

Je suis terrorisée, au fond de l'abysse qui m'a aspirée, non pas par la mort, mais par cette perte de contrôle de la maladie qui dérive, dégénère à outrance. Ronde démoniaque. Il est deux heures du matin, je m'éveille en proie à la terreur. De tout. De l'invisible. De ce qui est dedans comme de ce qui est dehors. Peur de moi. Le cœur rongé par la culpabilité, par un crime inexistant, les muscles tendus dans l'attente angoissante de la chute. Je vois ma perdition vêtue des haillons de ma vie, honteuse, qui se profile, s'approche, se penche sur moi en ricanant pour m'entraîner, hideuse et damnable. Est-ce un cauchemar ? Où ? Quand mon pied a-t-il glissé, m'entraînant sur le mauvais chemin ? Si j'avais su... Mais est-il seulement possible de savoir si une bonne route existe quelque part ! N'y en a-t-il pas qu'une : celle que l'on nous indique, tout bonnement, à notre naissance ?

¹ Friedrich Nietzsche, *Au-delà le bien et le mal*.